

Solana

Hélène Pradas-Billaud

Je t'écris de ce lieu de nulle part. De la terre qui n'est plus qu'un silence. Je t'écris du pays de la guerre, des montagnes et des chars. Des espaces encadrés par des murs qu'on renonce à franchir.

Je t'écris de ces plages qu'on déserte, de nos corps qu'on oublie, du relief de nos rêves que l'on cache dans nos mains. Je te montre l'horizon qui n'est plus qu'un ciel sombre, quand le soir rétrécit toutes les ombres, tous les hommes. Quand les femmes n'osent plus dévoiler leur visage, lorsque même les enfants ne vont plus s'étirer au soleil, on se fond comme les masses de ciment qui recouvrent les rues. Il n'y a plus de saisons, juste des sacs de questions auxquelles on ne pense plus.

Je ne sors plus au dehors.

Je m'étends dans mon fort intérieur.

Je t'écris de ce pays de moines et de temples où le rouge du sang se mêle au jaune safran.

Je t'écris de ces terres envahies, des frontières qu'on piétine, des langages qu'on renie. De ces lieux émouvants qu'on maudit. C'est un monde où l'espace se réduit au néant. C'est le noir dans le jour éclatant. Je t'écris de l'endroit où les

cranes rasés n'ont plus rien de sacré. Je te dis les regards qui n'osent plus se lever. Juste l'espace d'un instant, j'ai bien cru que la vie nous quittait.

Il ne reste plus grand chose de la beauté des lianes sous les cris, sous les cordes des poignets qu'on attache, des genoux que l'on plie au maquis des fusils. Il n'y a plus rien à dire quand les balles ne servent plus à jongler. Et je cache mes cheveux sous le voile, et je ferme mes lèvres à jamais.

Je te donne ce carnet de voyages des chemins en déroute. Il est la toile de fond de ma carte du tendre. Il est toute ma révolte en plein cœur de ma peine.

Alors je tends la main. Ecoute juste le silence. Il est ce continent où l'on porte les enfants à nos hanches. Il te dit les matins où les femmes se réveillent sans un bruit et entrouvrent les volets vers le jour. Où elles croient malgré tout à l'amour et, chaque jour, en dessine le contour de ces gestes qui leur viennent du pays de leurs mères. Rendre belles les maisons, réparer les chagrins, préparer les retours.

Faisons halte dans mon île aux remparts imprenables. Je t'invite à venir t'y poser les pieds nus. La chaleur de ma peau y sera ta frontière. La douceur de tes cils en sera le drapeau. Dans mon pays à moi, il y a des nids de mouettes aux détours des falaises. Il y a bien des embruns mais jamais une bombe. Il y a bien des tempêtes mais jamais une épave au fin fond de la mer. Mon pouvoir le plus grand n'a besoin d'aucun trône. Il se passe de tout. Il est seulement le vent et le souffle du temps. Il apporte avec lui les battements de la vie, la patience des saisons. Les élans et l'espoir qu'un beau jour, demain ou dans longtemps, les hommes prendront peut être le chemin du retour, saturés de leurs quêtes, de puissance et d'ennui. C'est un rêve qui le reste. C'est un songe qui ravive la nuit.

Je laisse courir ma main au mur de mon pays. Et mes paumes blanchissent sous la chaux blanche et fine.

Mon espace est nomade, il vogue dans mon corps et grandit au rythme de mes pas. Et il bruisse, et il s'ouvre quand mes jambes s'élancent, quand je danse et m'endors. Et il pleure et il souffre quand je ne l'entends plus, quand je ferme la porte à ce qu'il veut me dire. Car ma terre intérieure est une lave que jamais rien n'arrête. Elle est feu de la vie, de l'enfance que l'on porte à jamais dans nos poches, de nos peurs qu'on trimballe pêle-mêle aux brouettes de nos vies qui s'enfuient.

Je te prends dans mes bras mon ami. Je me cache sous ton col mon amour. Tu es mon continent de désir et de doute. Tu es mon seul amant dans la jungle de nos terrains vagues. Tu es celui qui borde et défend tous mes chemins côtiers. Mon espace apaisé. Mon ancrage aux tourments de la terre.

J'aime tant l'étendue de cet autre que tu es.

Je traverse le pont, je rejoins l'autre rive. Dehors, il fait bien chaud. Les rizières scintillent, les montagnes prennent alors la douceur des collines. Je n'ai rien dans ce monde que ma paix et mon ventre qui se fond aux rondeurs de la terre. Je n'ai rien dans ce monde que moi-même et l'amour dans mes mains. L'horizon est toujours ma maison. Il s'élanche vers la mer, vers l'ailleurs où se lève le soleil. Mon regard est une source cachée qui donne vie à l'espace, à la terre. Mon jardin intérieur redessine les frontières de ces lieux désertés où les hommes font la guerre pour de vrai.

Et je tresse mes cheveux. Et je vais vers le monde en suivant les filets des pêcheurs, les bouées d'amarrage, les empreintes de nos corps sur le sable. Je n'ai rien d'autre à perdre que ce que j'ai perdu à jamais.

Je t'écris de ce lieu de passage sur la terre. Je t'écris de si peu de ce temps qu'il nous reste. Au dehors, au dedans, tout de suite, dans un an. Et si seuls, si nombreux. Tellement nus. Tellement.

Je t'écris de ces lieux qui sont autant de liens, vers l'ici et l'ailleurs.

Je caresse les contours de cet air qui fait battre nos cœurs. Ne dis rien. Et respire. L'infini de ce monde qui ondule et les vagues qui nous prennent. Je m'étire. Je me fonds dans l'espace. Je m'accroche aux montagnes. Retiens-moi quand le froid redescend au versant de l'hiver. Retiens-moi. Car je vis de lumière à mes hémisphères. Car je ferme mes paupières quand la nuit nous surprend. À toi seul je le dis car nos vies se confondent : on m'appelle Solana. Je t'écris du pays où le soleil est roi.

